

1^{er} prix du concours nouvelle

**« Le plat de Résistance » de Victor Le
Saint- Quinio**

Note d'intention

Cette nouvelle traite de mes grandes angoisses : la surpopulation, la surconsommation et la déshumanisation.

En utilisant le champ lexical de la viande et en ne leur donnant pas de prénom, j'ai voulu animaliser les adultes représentatifs de la société dystopique en place. Gabrielle représente le futur. En refusant de porter le rouge et en défiant l'autorité de son père, on assiste à la naissance d'un embryon de résistance encore faible mais qui se veut porteur d'un espoir. La prochaine fois elle résistera davantage.

— Les Durand seront bientôt là ma chérie !

— J'arrive Maman ! cria Gabrielle de sa chambre.

Installée à sa coiffeuse, Gabrielle soupirait par anticipation de leur déjeuner avec les Durand. Des amis de la famille qu'elle n'appréciait qu'avec parcimonie. Elle s'affairait avec un rouge à lèvres brun emprunté à sa mère, Madame Thomas. Ce n'était pas sur elle que Gabrielle l'appliquait, elle ne mettait jamais de maquillage. En effet, celui-ci était destiné à tacher une robe de cocktail pourpre et moulante à l'encolure de laquelle l'étiquette d'achat pendait encore. Elle ne s'arrêta d'étaler la matière grasse qu'une fois le tissu suffisamment imprégné. Elle contempla le crime. *Parfait*, pensa-t-elle avant de la jeter plus loin. Gabrielle se regarda brièvement dans le miroir avant de rejoindre sa famille. Ses cheveux châtais rebelles contrastaient avec sa peau pâle. Sa robe bleu pastel, à l'inverse de celle qui gisait au sol, était irréprochable. Elle présentait l'avantage, négligeable selon sa mère, de ne pas embrasser tout son corps et d'avoir des poches.

On frappa à la porte d'entrée. Gabrielle se leva avant que ce ne soit son père qui ne l'appelle. En bas des escaliers se tenait Monsieur Thomas dans son costume des grands jours. Le regard strict, il l'attendait les mains jointes et les pieds solidement ancrés au tapis. À ses côtés se prostrait Madame Thomas, son épouse. Elle était habillée de cette robe noire qui soulignait sa taille et un peu ses côtes. Manquant d'équilibre en restant statique avec des talons trop hauts, elle se maintenait à l'épaule de son mari en souriant.

— Et la robe rouge que nous avons achetée hier ? s'interrogea Madame Thomas un peu lassée de voir sa fille porter des vêtements informes.

— Tachée. J'ai voulu essayer ton maquillage pour qu'on soit assorties mais il est tombé dessus, mentit Gabrielle en les rejoignant.

— Tu ne l'as pas cassé au moins ? Il coûte une véritable fortune !

— Plus tard s'il vous plaît les filles.

Monsieur Thomas tira la porte d'entrée une fois la famille attroupée près de lui. À peine était-elle entrouverte qu'une furieuse petite créature blanche que Gabrielle ne parvint pas à identifier au premier regard traversa le hall d'entrée. « Cristal ! » cria

Madame Durand à ce qui était en fait un chien qu'elle essayait de rattraper en faisant claquer ses talons.

Madame Durand était une petite femme replète aux cheveux courts jaunes, pensa Gabrielle. Elle portait un extravagant costume rose bonbon dont on pouvait saluer la solidité des coutures. De sa main droite outrageusement manucurée, elle tira d'un coup sec sur la laisse pour ramener la petite chienne frisée à elle. Ensuite, entra Monsieur Durand. Un homme grand et large dans un costume sans couleur. Il s'était autorisé une cravate bleue plus par conviction politique que par goût. Les deux hommes se firent une accolade en riant tandis que les femmes rapprochaient leurs joues sans les toucher en faisant des bruits de bouche.

Madame Thomas les invita à la suivre dans le salon pour prendre l'apéritif. Gabrielle crut reconnaître du Wagner en fond sonore. Tous les cinq s'installèrent dans les fauteuils en cuir qui encerclaient la table basse pleine d'amuse-gueule. Monsieur Durand siffla en voyant les toasts de foie gras que sa femme ne tarda pas à entamer. Gabrielle, qui se contentait de tomates cerises dont elle faisait éclater la pulpe entre sa langue et son palais, observa Madame Durand. La petite femme bruyante s'empiffrait et marquait de rose tout ce que ses lèvres assorties à sa tenue touchaient à commencer par son verre. Elle eut un sourire en pensant à la robe laissée à l'étage. Monsieur Durand, une fois servi, alla inspecter la vue de l'appartement qui couvrait bien la moitié de la ville. Depuis deux semaines, un chantier avait débuté à deux rues de chez ses amis. C'était le motif de ce repas.

— Les travaux ne vous dérangent pas trop ? demanda Monsieur Durand dont le nom apparaissait en grosses lettres sur le squelette de l'immeuble en construction. Notre nouveau projet avance bien, annonça-t-il fièrement. Dix étages, une centaine de logements.

— L'appartement est très bien insonorisé rassura Madame Thomas. Encore félicitations à vous deux pour cette affaire. C'est une belle opportunité que vous avez saisie.

Madame Durand, qui se sentait partie responsable de la réussite de son mari, la gratifia d'un sourire. En effet, face à la croissance démographique bien trop forte, l'État avait pris une série de mesures pour y faire face. Monsieur Durand avait alors profité de l'assouplissement, pour ne pas dire l'extinction, des contraintes relatives à la construction de logements pour ériger cette tour.

— Une belle occasion ce terrain devenu constructible en effet. Pour marquer le coup j'ai cédé au dernier caprice de Madame dit-il en dirigeant son verre en direction de la chienne.

— Une rareté achetée aux enchères, expliqua Madame Durand en exhibant la petite Cristal sur ses genoux comme on présentait un trophée. Je ne sais plus depuis combien d'années je n'avais pas vu un chien. Ils sont devenus si rares !

— Et toi, les affaires ? rebondit Monsieur Durand en s'adressant à son ancien camarade de classe.

— On s'adapte bien aux nouvelles réformes. La production n'a jamais été aussi bonne. Si vous arrivez à vous nourrir convenablement c'est signe d'un bon travail de notre part. La législation y est pour beaucoup évidemment.

— Excellent ! félicita Monsieur Thomas qui se rassit avec les autres et trinqua à cela.

Madame Thomas ramena des toasts en constatant qu'ils diminuaient à vue d'œil entre l'estomac de Madame Durand et celui de son chien qui n'allait peut-être pas avoir l'occasion de faire perpétuer son espèce à ce rythme. Gabrielle, qui s'était attaquée à des bâtonnets de graines, resta sans voix devant ce spectacle.

— C'est notre petit bébé, se justifia Madame Durand qui avait remarqué la réaction de Gabrielle en offrant un énième toast à Cristal. Je n'ai jamais eu d'enfant à gâter tu sais. Quand nous y avons songé, c'était déjà trop tard. Sentant qu'elle tombait dans le sentimental, elle s'éclaircit la gorge. Tu ne manges pas beaucoup, observa-t-elle. Tu n'es pas bien épaisse pourtant.

Gabrielle rougit, elle n'aimait pas trop que l'on parle de son alimentation. Elle esquiva le sujet en complimentant Madame Durand sur sa coupe de cheveux. Madame Thomas, qui savait le sujet sensible pour sa fille, lui demanda de l'aider en cuisine pour servir le plat principal qui devait être prêt.

— Mais ça sent très bon par ici, fit remarquer Monsieur Durand en se levant.

— Pour le repas nous aurons de la viande, annonça fièrement Monsieur Thomas. Première qualité !

— Vous nous gâtez ! remercia Madame Durand qui venait d'achever tout ce qui n'était pas exclusivement végétal.

Tous installés dans la salle à manger, Madame Thomas fit le service. De la joue expliqua-t-elle. La viande venait de mijoter quatre heures avec des oignons caramélisés dans de la bière. Pour la sauce elle avait ajouté à la préparation des tranches de pain d'épice, du sucre roux, du miel et de la moutarde, le tout avec un bouquet garnit qu'elle retira. Si le mélange pouvait paraître curieux, le fumet était délicieux. En accompagnement, elle servit des pommes de terre grenailles cuites au four dans la graisse de la viande. Le visage de Gabrielle s'assombrit, tout était contaminé.

« Uniquement des pommes de terre pour moi, Maman, s'il te plaît. » Mais monsieur Thomas fronça les sourcils invitant sa femme à ignorer la remarque de sa fille qu'il comptait bien voir honorer ce repas. Gabrielle avait la gorge serrée face à son assiette dans laquelle on apercevait de petites bulles d'huile remonter à la surface. Les adultes se servirent du bordeaux en riant avant de consacrer un instant pour admirer religieusement le repas. Enfin, ils se saisirent de leurs couverts. La texture était si tendre qu'elle se détachait en laissant s'échapper une agréable vapeur. Les pommes de terre étaient suffisamment salées et légèrement luisantes. Elles se mariaient parfaitement avec la sauce qui était onctueuse et gourmande. Tous félicitèrent la cuisinière à l'exception de Gabrielle qui faisait tourner sa fourchette dans le fond de son assiette avec un visage grave. Monsieur Thomas agacé lui chuchota à l'oreille :

— Gabrielle, ta mère a préparé ce délicieux repas que tu vas entièrement manger.

— Mais.

— Ne discute pas.

Gabrielle était révoltée de ce qu'il lui demandait de faire. Sa fourchette finit par percer la chair d'une pomme de terre qu'elle porta sans plaisir à sa bouche. Elle la mastiqua en s'astreignant à ignorer le goût du suc qui prédominait. Monsieur Thomas, tout en arrachant de copieux morceaux, expliqua que sa société avait fait l'acquisition de nouvelles machines extraordinairement productives. Après un petit sourire d'avertissement de son épouse, il épargna aux convives les détails du fonctionnement de cette technologie qui leur permettait de manger aujourd'hui. Monsieur Thomas était très fier du développement de son « deuxième enfant » comme il l'appelait. Un grand abattoir qu'il avait justement fait visiter à sa fille quelques jours plus tôt. En s'apprêtant à demander à Gabrielle ce qu'elle en avait pensé, il remarqua qu'elle n'avait toujours pas touché à autre chose que les féculents. Il s'impatienta.

— Jeune fille, c'était annonciateur d'une menace, tu vas me faire le plaisir de manger ce repas avant que je ne me fâche pour de bon.

— Je ne veux pas ! Gabrielle repoussa son assiette. Plus personne ne parla. Elle avait les pommettes empourprées d'oser désobéir. Tu sais bien que je ne peux plus !

Monsieur Thomas reposa ses couverts très calmement. Il se pencha vers sa fille et lui postillonna en ramenant son assiette : « Mange, si tu veux sortir de table. Excusez-nous pour cette scène. Mademoiselle s'est mise en tête de devenir végétarienne et ne se rend pas compte de sa chance » maugréa-t-il.

Pour détendre l'atmosphère à couper au couteau, Madame Durand raconta sa trépidante jeunesse durant laquelle elle s'était teint les cheveux en violet. « C'est normal il faut traverser l'âge rebelle » conclut-elle. Gabrielle piqua un bout de viande à contrecœur. Encore une fois elle cédait. Avec une grimace, elle l'approcha de sa bouche. Elle hésita mais se ressaisit vite en voyant que son père la fixait du coin de l'œil avec insistance. Elle déglutit sans mâcher. Il sourit. « Ça n'était pas si difficile ». Et la conversation reprit de meilleure humeur.

Gabrielle était choquée de ce qu'elle faisait. Le travail de son père, elle l'avait vu en effet, et les images étaient gravées dans sa cervelle. Dès qu'elle sentait que son estomac ne coopérait pas, elle buvait autant de gorgées d'eau qu'il lui en fallait pour faire passer cette viande. Elle s'en rendait malade volontairement en vérité. Car Gabrielle savait que sans ces images, par facilité, elle serait capable d'en aimer le goût, et elle n'en avait plus le droit.

Après que les adultes se furent resservis jusqu'à assécher le plat, Gabrielle acheva enfin son repas. Elle s'essuya les lèvres souillées en silence. « Un petit digestif avant le dessert ? » proposa Monsieur Thomas.

Gabrielle profita de ce temps pour s'éclipser un moment aux toilettes. Une fois enfermée, les larmes coulèrent abondamment. Elle se sentait sale de l'intérieur. Accroupie à côté de la cuvette, elle se purgea de son repas avant que le processus de digestion ne commence. Son estomac le régurgita dans de douloureuses contractions jusqu'à rendre ce qui avait été une tomate. Sa trachée lui faisait mal. Un goût âpre et nauséabond envahissait sa bouche. Les yeux rougis, elle toussota et cracha encore un peu. En voulant s'essuyer avec du papier, elle s'aperçut qu'il n'y en avait plus. À la place,

elle déchira une page dans la pile des journaux lus, avec en une : « L'abattage humain, le bilan un an après le nouveau plan de relance ».